

CHAPITRE 1

Buenos Aires

Buenos Aires, « les bons airs ». Des syllabes en forme de ritournelle qui la bercent depuis des années. En quelques clics, elle a obtenu un billet d'avion et réservé une chambre dans le quartier de San Telmo. Deux jours plus tard, à travers le hublot, elle a vu le soleil se lever sur le Rio de la Plata, la mer-fleuve couleur de zinc qui baigne l'Argentine et l'Uruguay. Après des mois de confinement, le monde a fini par se rouvrir. Tout est redevenu possible.

Un peu en apnée, sur le tarmac de l'aéroport d'Ezeiza, elle a foulé la terre qui a vu naître Carlos Gardel et Astor Piazzolla, Che Guevara et le pape François. Et son propre père peut-être. De lui, elle ne sait rien si ce n'est que sa vie a croisé celle de sa mère au moins une fois. Elle veut croire que son histoire commence là, quelque part dans la pampa.

La ville moderne défile comme une partition de tango, tout en lignes droites et en artères interminables. Puis les immeubles se resserrent et se couvrent de tags colorés, l'autobus cahote sur les pavés. San Telmo est le quartier le plus ancien de la capitale argentine, celui où l'on danse le tango dans les rues. Google la conduit rapidement devant l'ancien *conventillo* repéré sur Internet, rue Defensa. Ni plaque ni nom sur l'interphone, l'entrée est protégée par une grille. Elle compose le numéro de Juana Charcos :

— Bonjour, c'est moi Cécile, qui ai réservé avant-hier. J'arrive de France.

Le portail automatique s'ouvre sur un haut escalier de marbre. Une grande blonde dans la soixantaine, chignon ébouriffé et port de danseuse, se pointe à son sommet. Elle a un faux air de Monica Vitti, la muse d'Antonioni. L'une des égéries de sa mère Marie.

— Cécile, la patronne des musiciens! Ce prénom est si rare aujourd'hui. Tu joues d'un instrument, je crois?

— Je suis chanteuse lyrique...

— Incroyable. Et tu parles un espagnol parfait. Tu as des origines hispaniques?

— À moitié, par mon père.

La femme la conduit à travers un long couloir en U ponctué de portes sculptées, orné d'objets d'art et de tableaux sombres. Elle remarque ses étroites bottines de couleur fauve à talon bobine, son pas ondoyant qui fait craquer le

parquet ciré. Sa chambre est située tout au fond, elle donne sur un patio carrelé de vieux *azulejos*. Les murs immaculés, peints à la chaux, font ressortir le mobilier ancien : une armoire et une commode d'ébène, un lit à baldaquin de fer forgé, une petite table de toilette et son tabouret de velours. Un grand poster mural constitue l'unique décoration : on y voit au premier plan un mannequin de bakélite blanc surdimensionné qui envahit la scène d'un théâtre à l'italienne. Cécile reconnaît aussitôt la salle du Teatro Colón, fleuron de Buenos Aires, l'un des plus beaux opéras du monde. Les plus grands se sont produits là : Enrico Caruso, Luciano Pavarotti, Maria Callas et même Natalie Dessay, l'idole de son adolescence. L'image lui procure un sentiment d'étrangeté, elle ne peut s'en détacher.

— Cela te plaît? C'est l'œuvre de Claudio Ramon, un ami artiste.

— Le Colón... J'ai toujours voulu visiter ce lieu.

— Alors c'est ton jour de chance. Si tu n'as rien de mieux à faire, j'ai une place pour *La Damnation de Faust* ce soir. Je ne peux pas y aller.

Cécile fait mine de réfléchir. En vérité, elle n'a aucun programme précis pour les deux jours qu'elle a prévu de passer dans la ville. Elle n'a jamais été aussi libre.

— Profite. Je l'ai proposée à dix personnes, aucune n'est disponible. C'est complet depuis des mois. Tu aimes Berlioz au moins?

— Je ne connais que lui...

— Il n'y a pas de hasard.

Cécile ne trouve pas les mots pour la remercier. Elle vient de changer d'hémisphère, a encore la tête à l'envers. Tout lui paraît un peu irréel, à l'image du poster.

Avant de retourner à ses occupations, sa logeuse lui a indiqué une adresse dans le quartier pour échanger ses euros contre des dollars bleus, une devise au taux plus avantageux réservée aux étrangers.

— Surtout, ne change jamais d'argent dans la rue. Et si tu vas au port de La Boca, ne t'éloigne pas des rues touristiques.

Puis elle lui a remis les codes d'accès et le billet de théâtre avec sa carte de visite : « Juana Charcos, psychanalyste ».

— Je ne serai sans doute plus là à ton retour, mais tu peux m'envoyer un SMS en cas de problème.

C'est le tout premier voyage de Cécile loin du continent européen, le premier en solitaire. Pourtant tout lui semble un peu familier. Les façades espagnoles, l'architecture baroque, le concert de klaxons et de sirènes de police, les bus qui filent à toute allure et ces gens qui parlent trop fort... Elle pourrait être aussi bien à Naples, à Madrid ou à Palerme, s'il n'y avait les taxis jaune et noir, l'odeur de viande grillée des *parilladas*, les fabriques de confiture de lait alignées... Et partout ces figures de sa copine Mafalda, la gamine rebelle qui ne veut pas manger sa soupe et encore moins gober les

informations de ses parents. Sa mère lui achetait tous ses albums. Elle ne comprenait pas tout, mais elle s'est souvent identifiée au personnage de Quino. Une sculpture grandeur nature de la fillette a été installée sur un banc, en face de la maison où vécut le dessinateur. Cécile s'assoit auprès d'elle et l'entoure de son bras. Premier selfie.

Elle se confie ensuite au hasard des rues en damier, le nez en l'air, encore un peu « jet-laguée ». Impossible de se perdre ici, a assuré sa logeuse. Mais c'est une de ses spécialités, elle n'a jamais eu le sens de l'orientation. Au lieu de se diriger vers le port historique de La Boca aux maisons toutes colorées, elle se retrouve dans le quartier ultra moderne des anciens docks, entre restaurants huppés et gratte-ciel de verre, loin de la carte postale. Elle reconnaît le Puente de la Mujer, l'impressionnant pont giratoire construit par Calatrava. Dans un reportage, l'architecte catalan affirmait avoir représenté un couple de danseurs de tango. Elle y voit plutôt une harpe géante. Cette ville fait corps avec la musique.

Elle poursuit sur l'avenue Aimé Painé, attirée par une sculpture monumentale en forme de bandonéon. L'instrument emblématique du tango ! Le soufflet d'acier s'enroule sur lui-même en s'élevant vers le ciel sur au moins trois fois sa hauteur. Cécile se revoit dix ans en arrière dans les bras du bel Angelo, le bandonéoniste italien qui lui a fait découvrir son répertoire, de Carlos Gardel à Astor Piazzolla. Cœur contre cœur, ils ont passé des nuits à arpenter les

multiples sonorités du Rio de la Plata en rêvant de faire un jour le voyage. Le rêve est devenu pour elle réalité. Elle prend un nouveau selfie devant l'œuvre. Elle n'en revient toujours pas d'être là.

Elle marche encore longtemps le long de larges avenues bordées de *palos borrachos*, ces gros arbres ivres en forme de bouteille. Ses pieds la brûlent quand elle repère enfin l'obélisque de la Nueve (9) de Julio, une artère à neuf ou dix voies qui traverse la mégalopole : un phare au milieu de la plus grande avenue du monde, symbole de la ville. L'opéra se situe au nord de l'avenue, elle est dans la bonne direction. Elle tombe peu après sur la Casa Rosada, la fameuse maison présidentielle couleur sang-de-bœuf, puis sur la non moins célèbre place de Mai. Des mères, grands-mères et maintenant arrière-grands-mères se retrouvent ici chaque jeudi, depuis 1977 pour réclamer leurs enfants volés pendant la dictature militaire. « Et toi, sais-tu qui tu es ? » Leur slogan a fait le tour du monde. Grâce à ces femmes, cent trente et un enfants volés ont pu découvrir qui étaient leurs véritables géniteurs. Certains avaient déjà 40 ans et ne soupçonnaient rien de leurs origines, leur vie s'est écroulée d'un coup. Comment être sûr de son identité au fond ? Elle, c'est son père qui lui a été volé. Elle s'est souvent demandé si les pères recherchent parfois leurs enfants perdus, eux aussi.

Quand elle parvient enfin devant le Teatro Colón, elle a ses sneakers à la main et les pieds en sang. La bâtisse en

impose, un temple vivant de la musique qui occupe à lui seul un énorme bloc de rues. Le jour vient de baisser d'un seul coup comme un rideau de théâtre. Elle se pose un moment dans le square pour admirer la façade baignée de lumière dorée, les détails des colonnes et des statues. Hélas l'entrée principale se trouve à l'opposé, elle va devoir renfiler ses instruments de torture et faire le tour.

Une file élégante et cosmopolite a commencé à se former au-dessous de la marquise de fer forgé. Cécile se glisse à leur suite les épaules serrées, sur la pointe des pieds, en regrettant de ne s'être pas davantage apprêtée. Dans sa besace, elle a fourré à la va-vite le strict minimum, deux paires de jeans et quelques sweat-shirts informes pour passer inaperçue. Rien pour une soirée habillée, elle redoute de se faire refouler. En vérité, personne ne la regarde, le vigile impassible se contente de soupeser son sac et lui fait signe d'entrer. Un vertige la saisit pourtant quand elle se retrouve sous la coupole gigantesque. Déluge de marbres roses et de cristal, le luxe des lieux lui donne le tournis, elle n'en croit pas ses yeux d'être là. Puis une ouvreuse au sourire d'automate vérifie son billet et l'introduit dans le saint des saints, le théâtre rouge et or aux six étages de loges. Son fauteuil est idéalement placé face à la scène dans le parterre, Juana doit faire partie des habitués. Autour d'elle tous ont l'air de se connaître, échangent des bises et des rires. Personne ne prête attention à elle. Elle a fini par devenir transparente.

Un seul siège reste vide à ses côtés. En dernière minute, un petit homme grisonnant coiffé d'un catogan se fraie un passage contre ses genoux pour s'y installer. Il sort aussitôt un carnet à spirales et un stylo, un peu agité. Puis le lustre s'éteint, le rideau s'ouvre. Place à la musique de Berlioz et à *La Damnation de Faust*.

L'œuvre résonne tout particulièrement en elle. L'été précédent, alors que les manifestations culturelles reprenaient timidement, l'œuvre était au programme du festival Berlioz de La Côte-Saint-André, ville natale du génie romantique, en version concert. C'était la toute première fois depuis 1939, le moment était attendu. Cécile avait réussi à intégrer le chœur des Sylphes comme soliste, sous la direction du chef François-Xavier Roth. La soprano italienne Anna Caterina Antonacci, qui incarnait Marguerite, s'était montrée particulièrement chaleureuse avec elle. «Tu dois persévérer, ta voix est belle.» À sa grande surprise, le chef lui-même lui avait texté un message personnel pour la complimenter.

Basses grondantes, bois volubiles, cuivres virtuoses. Cécile retrouve ce soir toute la puissance du compositeur. Des montagnes du Harz aux portes de l'enfer, des bords de l'Elbe à la chambre de Marguerite, le décor et la mise en scène sont spectaculaires. Cécile peine cependant à se laisser emporter par le torrent de passion qui déferle avec fracas sur l'immense scène du Colón. La jeune mezzo-soprano uruguayenne à la voix soyeuse ne tient pas la comparaison

avec Anna Caterina. À peine lui tire-t-elle quelques larmes quand elle entonne « d'amour, l'ardente flamme », au moment du fameux duo entre Faust et Marguerite. Cet air est l'un des plus difficiles à chanter, un monument du répertoire. À la fin du troisième acte, elle se joint néanmoins aux ovations. Seul son voisin reste assis sans applaudir. Il prend des notes sur son carnet. Sans doute un journaliste.

À la sortie, elle renonce à se mêler aux *Porteños* classiques qui se dirigent vers le bar et échangent leurs impressions, une coupe de bulles dorées à la main. Elle emprunte l'ample escalier qui monte à la galerie des bustes, défile devant les portraits des grands compositeurs européens : Gounod, Puccini, Beethoven, Mozart ou Rossini... et tout au bout, au centre, une tête de femme en bronze de facture plus récente qui l'aimante irrésistiblement. Coïncidence, son voisin de fauteuil se trouve là également, figé devant la sculpture. Elle lit l'inscription derrière son épaule : « Ninon Vallin, cantante ». Ce nom lui dit vaguement quelque chose. L'homme fait alors volte-face vers elle :

« Ninon Vallin, une Française. La plus grande Marguerite de la première moitié du XX^e siècle. Elle l'a jouée plus de soixante-dix fois dans le monde entier. Aucune autre n'a mieux compris Berlioz. »

Il débite sa leçon d'un ton doctoral, sérieux comme un pape. Cécile se sent un peu stupide : jamais elle n'a entendu parler de sa compatriote. Ce nom sonne pourtant

familièrement à ses oreilles. En Isère, berceau de sa famille maternelle, des places, des écoles et même un superbe auditorium ont été baptisés Ninon Vallin. Si elle avait eu ne serait-ce que la curiosité de regarder Wikipédia, elle aurait su que la dénommée Joséphine-Eugénie Vallin, dite Ninon, est née en 1886 à Montalieu-Vercieu dans le nord du département et qu'elle est décédée le 22 novembre 1961, le jour de la sainte Cécile, près de Lyon. Ce jour est aussi celui de la naissance de sa mère, Marie. Personne au conservatoire ne lui a pourtant jamais parlé de cette chanteuse iséroise qui règne dans le plus bel opéra du monde.

Un petit groupe de Japonais fait halte à son tour devant le bronze et s'interroge sur l'identité de l'illustre inconnue. L'homme au catogan toutefois s'est déjà éclipsé, peut-être a-t-il un article à écrire. Elle regrette de n'avoir pas su trouver la répartie pour le retenir, histoire d'en apprendre un peu plus. Elle se fait fort cependant de renseigner les Nippons et de les photographier devant Ninon. À son tour, elle fait ensuite un selfie avec elle. Elle se voit toute petite aux côtés du buste de la diva, plus misérable encore que sur la photo avec Catarina Antonacci. Elle se dit que jamais elle n'aura la stature d'une diva.

*

Impossible de marcher jusqu'à San Telmo avec ses pieds en compote. Elle hèle un taxi jaune et noir devant le théâtre,

comme le lui a conseillé Juana. En dix minutes, l'homme la dépose sur la place Dorrego, à deux pas de sa pension, là où chaque dimanche depuis des lustres on danse le tango en plein air. L'ambiance semble retombée depuis la Covid, trois ou quatre couples tout au plus évoluent au milieu du square sous les lampions colorés au son d'un bandonéon. Une mini enceinte accrochée au réverbère recrache dans l'air doux les notes d'*Adios Nonino* d'Astor Piazzolla, un hommage déchirant à son père décédé accidentellement, qui la renvoie de nouveau à Angelo. Cécile se joint au petit groupe de spectateurs, hypnotisée par l'un des duos de *tangueros* : lui trapu et sombre, cheveux plaqués et fine moustache, qui enlace la taille de sa partenaire, elle grande et blonde qui le tient ferme par la nuque et bascule son buste en arrière. Jeux de jambes et de regards, corps qui se fondent et virevoltent en parfaite symbiose. Elle se demande s'ils sont en couple, s'ils s'accordent aussi bien dans la vie.

« Tu dances ? » Un homme vêtu de noir la tire violemment de sa rêverie, son regard comme une lame brûlante qui la transperce et la tétanise. Depuis toujours, on lui a répété que les femmes seules sont des proies, une peur archaïque qui l'a longtemps tenue en bride et qui maintenant lui tord le ventre. « Désolée, je ne sais pas danser... » Elle s'enfuit en clopinant à travers la place jusqu'à son Airbnb, piteuse, en se retournant deux ou trois fois.

Son cœur bat encore la chamade quand elle retrouve

l'appartement silencieux, plongé dans l'obscurité. Juana l'a bien prévenue qu'elle serait sortie, mais elle ignore si elle a d'autres locataires : un rai de lumière filtre sous l'une des portes closes, elle croit déceler une ombre dans le couloir. Elle file à pas de loup vers le bout du couloir, tâtonne avant de tomber sur l'interrupteur et d'arriver à insérer la clé dans la serrure. Enfin, elle referme la porte, soulagée, et se déleste de ses vêtements pour se glisser aussitôt sous la douche bien froide. Elle la fait couler d'abord sur ses pieds puis remonte jusqu'à la nuque et au sommet du crâne tout en se repassant les images de cette folle journée, en se demandant si elle n'a pas rêvé. Elle se rend compte qu'elle a complètement oublié de manger, la tête lui tourne un peu. Alors elle s'enroule dans le drap de bain moelleux, s'installe sur le lit face au poster surréaliste du Colón, rouvre son téléphone resté en mode avion, pianote « Ninon Vallin, D'amour l'ardente flamme ». Parmi la longue liste d'enregistrements proposée figure une version remastérisée de 1919. Elle enfle ses écouteurs, clique sur le lien. La voix pure et chaude d'un autre siècle s'insinue doucement au creux de ses tympans et se propage dans son ventre comme une nuée de papillons. Les notes brillantes et veloutées, la modulation parfaite, tout l'enchantent. Depuis Natalie Dessay, elle n'a pas ressenti une telle plénitude.